

Estelle Revaz dévore la vie en musique

CLASSIQUE La violoncelliste suisse fait tourner l'originalité de son deuxième enregistrement avec enthousiasme. Elle propose un vernissage de «Bach & Friends» dans les locaux du «Temps»

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

Sa longue robe rouge bouillonnante et son violoncelle brandi sur un immense rire de victoire n'ont pas fini de précéder Estelle Revaz. Cette image forte, qui illustre la pochette de son deuxième album, *Bach & Friends*, la définit tout entière: belle et rebelle, vitale et joyeuse. La musicienne de 28 ans assume sans complexe une communication très active, tant sur les réseaux que dans les médias traditionnels.

Où avez-vous appris à vous mettre en valeur de façon si naturelle? Communiquer et partager est essentiel pour moi. Si on ne parle pas d'un concert ou d'un disque, ils sont morts avant même d'atteindre le public. Pour moi, le plus important, c'est le contact, l'échange. Avec les musiciens ou les compositeurs qui m'accompagnent comme avec les auditeurs ou la presse. Il ne s'agit à aucun moment de faire ma publicité, mais d'entrer en contact avec les autres, de susciter du lien. J'ai besoin de partager mon bonheur.

Vous assumez un visuel très féminin sur la pochette de votre deuxième CD. Par désir ou par obligation? L'apparence, sur un disque classique, est un phénomène complexe. Elle doit à la fois s'appuyer sur une forme de séduction et de tradition. La féminité est une donnée à laquelle je ne veux personnellement pas être soumise, particulièrement en ces temps où elle est bousculée. Mais je dois aussi faire avec: je suis une femme et je veux faire aimer mes projets. Il y a eu deux séances de photos pour *Bach & Friends*. La première, les pieds dans le Léman, où j'ai mis une journée à me réchauffer, ne me suggérait aucune émotion. C'était juste un corps. Pour la seconde, qui a commencé de façon très classique, j'ai tout à coup eu envie de crier et de jouer avec l'instrument comme un jouet ou un être vivant. C'était ça. Tout le reste a suivi. Il n'y a rien de prémédité.

Vous deux premiers disques proposent des choix originaux. Est-ce déjà une signature ou une nécessité de se différencier? J'ai besoin de chercher



Estelle Revaz, une improvisation joyeuse et sans complexe lors de la séance photos pour la couverture de son deuxième CD. (GREGORY BATAARDON)

et d'inviter à suivre des pistes qui aient un sens, et de risquer des expériences nouvelles. Le premier disque, *Cantique*, s'inscrivait dans un projet particulier avec Andreas Pfleger qui a composé un concert pour violoncelle pour moi (*Pittura*), entre l'œuvre pour orchestre de Max Reger, qui donne le titre à l'album, et *Schelomo* pour violoncelle et orchestre d'Ernest Bloch. L'idée était de commencer un triptyque autour de la peinture sur trois

enregistrements. Pour *Bach & Friends*, je ne voyais pas l'intérêt d'enregistrer une énième version des *Suites pour violoncelle* de Bach seules. J'ai donc eu envie de tresser un programme qui intercale une pièce moderne ou contemporaine avec chaque mouvement des Ire et 3e Suites. Pour en souligner les influences ou les héritages, en questionner les parentés. C'est un travail passionnant de recherche et de mise en miroir.

Vous avez été invitée comme artiste en résidence pendant trois ans par l'OCG. Que représente cette nouvelle activité dans votre carrière jeune mais déjà bouillonnante? C'est une formidable occasion de pouvoir jouer régulièrement avec un orchestre professionnel et de se sentir soutenue par ses musiciens et son directeur musical dans des conditions optimales. L'assurance d'un concert annuel de soirée pendant trois saisons,

avec de grands chefs, au Victoria Hall notamment, représente une grande chance. Pour l'OCG, c'est aussi une façon de mettre en pratique une activité courante en Allemagne par exemple. Défendre de jeunes talents sur le long terme représente un véritable engagement. Discuter, composer et présenter ensemble des programmes, susciter des commandes et des créations, défendre un répertoire métissé, et partici-

per à des rendez-vous avec les enfants ou les familles est vraiment très stimulant.

Vous êtes aussi, depuis cette année, professeure à la HEM Kalaidos de Zurich. Quelle impression cela procure-t-il d'enseigner si jeune à des étudiants? Personnellement, je me sens en harmonie et en équilibre entre deux pôles. Les grandes figures de cette école semi-privée portent le sceau de l'excellence. Débattre de réalités musicales, artistique, stylistique ou technique, avec des musiciens comme Natalia Gutman, Julius Berger ou Zakhar Bron est passionnant. Et je me sens très proche des jeunes instrumentistes à qui je peux transmettre un vécu récent. Par exemple, pour le *Concerto* de Schumann que tous estiment très difficile à retenir, j'ai personnellement conçu une sorte de Memory où j'ai nommé pratiquement chaque phrase musicale sur une carte. Je les mélangeais toutes et les tirais au hasard pour les jouer de mémoire. Je réutilise ce système avec mes élèves et ça marche plutôt bien...

D'où vous viennent ce tempérament volontaire et cette capacité d'en décoder avec le répertoire comme avec les êtres? Probablement d'une famille (valaisanne) où le débat était très animé et nourrissant, et les choix de vie très assumés. Mon père, chercheur en littérature classique, nous a tous emmenés à Paris où il a été appelé à travailler, avant de revenir en Suisse diriger les Collèges de Budé et de Saussure. Ma mère était soprano et a privilégié sa vie de famille. Mon frère cadet étudie la mécanique des fluides à l'EPFL. Mais, surtout, choisir de rester seule à Paris à 15 ans pour y faire mes études musicales, dans un système très élitiste et compétitif, a développé chez moi une grande force intérieure. Il m'aura fallu beaucoup de volonté, de responsabilité et d'endurance pour mener de front ma scolarité par correspondance, mes études musicales et toutes les obligations administratives quotidiennes dont je n'avais aucune idée. Une grosse traversée en solitaire de dix années. ■

Estelle Revaz, «Bach & Friends» (Solo Musica).

INTERVIEW

120 battements là-haut à la Nuit des Césars

CINÉMA Le rituel d'auto-congratulation distingue deux œuvres très différentes. «120 Battements par minute», de Robin Campillo, et «Au revoir là-haut», d'Albert Dupontel

La cérémonie des Césars exorcise d'emblée le complexe incurable que le cinéma français entretient face à Hollywood tout en manifestant son esprit frondeur. Donc une phalange de compressions césariennes géantes se lance dans un quadrille funky que freinent les rouspétances de chaque participant. Bonne surprise: le maître de cérémonie, Manu Payet, agaçant freluquet à la filmographie douteuse, tire son épingle du jeu. Il danse bien, ses traits d'esprit font mouche.

Le cinéma français a payé un lourd tribut à la Camarde au cours des douze derniers mois. Quatre séquences obligatoires sont nécessaires pour saluer les absents: Jeanne Moreau, Jean Rochefort, Danièle Darrieux, Claude Rich, Victor Lanoux et même Johnny Hallyday... Et encore Mireille Darc à laquelle Aure Atika, coiffée d'une perruque blonde, rend hommage dans la fameuse robe très décollée du *Grand Blond avec une*

chaussure noire... Comme le relève Monsieur Pouple, «il y a plein de morts cette année et je ne vois pas de siège vide» - manière canaille de relever la vivacité du cinéma français.

Deux films partageaient favoris avec treize nominations: *120 Battements par minute*, de Robin Campillo, qui évoque le combat de l'association Act up dans les années sida, et *Au revoir là-haut*, d'Albert Dupontel, une fresque pleine d'humour noir et d'empathie située au lendemain de la Première Guerre mondiale. Tous deux mettent en scène le jeune Nahuel Perez Biscayart. Le premier film empoche six trophées: film, acteur dans un second rôle, scénario original, espoir masculin (Biscayart), musique originale, montage. Le second le talonne avec cinq prix: réalisation, adaptation, photo, costumes, décors.

La joie de Balibar

Sur la troisième marche du podium se tient *Petit Paysan*, drame rural d'Hubert Charuel, avec trois récompenses: premier film, acteur (Swann Arlaud), actrice dans un second rôle (Sara Giraudeau). En revanche, *Le Sens de la Fête*, l'excellente

comédie de Toledano et Nakache aux dix nominations, repart bredouille: il n'y a décidément que l'humour démagogique de Dany Boon qui trouve grâce aux Césars - et encore, grâce aux entrées... C'est la martingale que l'Académie des arts et techniques du cinéma a finalement trouvée pour que le plus gros gagnateur de la cinématographie hexagonale sorte de sa bouderie paranoïaque. Le Ch'ti millionnaire reçoit le premier César du public qui récompense la bankabilité...

A la satisfaction grimaçante de l'histoire repue, on préfère la joie de Jeanne Balibar, sacrée meilleure actrice pour sa prestation dans *Barbara*, de Mathieu Amalric. «Merci infiniment, merci beaucoup, quelle joie, quelle fierté!» La longue dame brune exulte. Dans une langue étincelante, elle salue les autres actrices, ses concurrentes, ses amies, remercie Barbara d'avoir été cette amie depuis l'enfance et Amalric qui sait «faire des films de barge et non suivre un cahier des charges». Malicieuse, fougueuse, impérieuse, elle est divine. ■

ANTOINE DUPLAN
@duplantoin

PUBLICITE

Etude Millon Paris et Asium Paris

Paris / www.asium-artists.com
Paris / contact@millon.com / www.millon.com

JOURNÉES D'EXPERTISES GRATUITES ET CONFIDENTIELLES

Art asiatique

Expert Pierre Ansas
Peintures suisses et européennes

Archéologie

gravures

Livres

Experts internationaux

Jeu 8 mars
Hôtel d'Angleterre
Genève
10h-19h

Lundi 12 mars
Château d'Ouchy
Lausanne
10h-19h

Cabinet d'Expertise Arts Anciens
022 925 17 76 - 079 647 10 66
www.artsanciens.com - aanciens@gmail.com